

Les limites de l'humain

MICHEL SERRES Né en 1930 à Agen (France). Interrompt ses études entamées à l'Ecole navale (1949) pour préparer l'Ecole normale supérieure (1952). Après l'agrégation de philosophie (1955), enseigne successivement à Clermont-Ferrand et à Vincennes. Thèse sur les modèles mathématiques du système de Leibniz. Enseigne l'histoire des sciences à Paris I (1969). Toujours soucieux d'intégrer à la réflexion philosophique les développements les plus récents des sciences, il développe aussi ses intuitions sur l'enseignement et l'éducation, ou sur l'écologie.

Parmi ses très nombreux ouvrages, on peut citer *Le Parasite* (1980), *Genèse* (1982), *Éléments d'histoire des sciences* (1989), *Le Contrat naturel* (1990), *Le Tiers instruit* (1991), *Les Origines de la géométrie* (1993), *Atlas* (1994), *Éloge de la philosophie en langue française* (1997), *Hominescence* (2001), *L'Incandescence* (2003).

Membre de l'Académie française (1990).

CONFÉRENCE DE MICHEL SERRES

@

p.013 Passant par une ville dont je tairai le nom, célèbre pour son Muséum d'Histoire Naturelle, je visitai, en décembre dernier, sa non moins fameuse salle aux squelettes et demandai au gardien l'âge d'un des sauriens géants, impressionnants de taille et de longueur ; il me répondit :

- Cent vingt millions d'années, onze mois.
- Comment calculez-vous une date aussi précise, repris-je ?
- Simplement, dit-il : le musée m'a embauché pour surveiller cette salle, au milieu de l'hiver passé ; à cette époque, une affiche, encore présente sous la bête, annonçait : cent vingt millions. Comptez : cela tombe juste.

L'excellent homme donnait tellement d'importance au temps récent qu'il en perdait toute proportion. Nous rions de son calcul, mais pensons comme lui : nous donnons tellement d'importance aux « nouvelles » que nous les écoutons tous les matins avidement, sans nous demander jamais ce qui est nouveau, vraiment.

Les limites de l'humain

A cette question, les découvertes récentes répondent souvent. Mais de quel savoir s'agit-il ?

Annonce au XIX^e siècle, triomphe au XX^e

p.014 Où va le savoir ? Vers les sciences humaines. Dès le XIX^e siècle, Auguste Comte et Renan prophétisent ainsi l'avenir de la science. Quoique, par la suite, les particules aient décomposé l'atome, que l'astrophysique ait ouvert l'univers, que le code génétique, universel, ait déchiffré la vie, je crois pourtant que l'histoire à venir retiendra le XX^e siècle de ces trois exploits comme le fondateur de multiples disciplines destinées à répondre à la question : *qu'est-ce que l'humain ?* Le définir suppose qu'on en puisse dire les limites. A beaucoup d'égards, le siècle dernier restera celui des sciences dites douces.

Passé 1950, elles triomphèrent. Emblématique, la figure de Claude Lévi-Strauss, par exemple, domina l'université, la recherche, les médias, l'opinion. Qui pouvait, qui peut encore aujourd'hui répondre à cette question, sauf l'économie, la linguistique, les psycho et sociologies, l'ethno et l'anthropologie, plus vingt histoires diverses, de celle des religions à celle des mentalités, bref les Sciences de l'Homme ? Nous ne reviendrons ni sur cet acquis ni sur ses avancées. Mais, depuis quelque temps, les disciplines dures apportent des lumières neuves dans ce groupe doux, pendant qu'il piétine un peu, se répète plus et découvre moins.

Voici encore quelques années, l'organisation de telles conférences sur cette question eût convoqué ethno, psycho et sociologues, exclusivement ; que les Rencontres internationales de Genève invitent aujourd'hui, pour y répondre un prix Nobel

Les limites de l'humain

de physique, un biophysicien et un philosophe des sciences dures... signe le début d'un nouveau temps.

Relais au XXI^e siècle

Car, en termes d'épistémologie, l'hominisation préoccupe autant aujourd'hui qu'hier la distribution différenciée des cultures, usages et mythes ; on soupçonne même qu'elle pourrait l'expliquer. L'arborescence temporelle où s'étagent *l'ergaster* et *l'afarensis* précède et conditionne le bouquet spatial où se dispersent Kwakiutl et Arapesh. En termes d'institutions, le nouveau siècle tentera de connecter le Muséum d'Histoire Naturelle au Musée de l'Homme. Pour mieux décrire la conduite personnelle, nous avons oublié les synapses, aussi bien que les bonobos pour mieux comprendre nos rapports sociaux.

Depuis la découverte de Lucy dans le rift kenyan, depuis la montée en puissance de la paléoanthropologie, de la biochimie, des sciences cognitives et neuronales, débutantes à leur tour, nous revisitons le relais nature-cultures, nous remettons en connexion deux domaines ^{p.015} séparés depuis longtemps. Le XIX^e siècle annonça les sciences humaines ; nous les vîmes s'épanouir au XX^e siècle ; le XXI^e les réunira aux sciences dures. Je viens d'écrire *Hominescence* et *l'Incandescent* pour souder fluidement les nœuds de ce nouveau réseau.

Une méditation sur le temps assure cette connexion. Pour l'inaugurer, qu'appelle-t-on, justement, la nature ?

Le temps de nature

J'appelle Grand Récit l'énoncé des circonstances contingentes émergeant tour à tour au cours d'une durée, de longueur

Les limites de l'humain

colossale, dont la naissance de l'univers marque le commencement et qui continue par son expansion, le refroidissement des planètes, l'accrétion de la nôtre, l'apparition de la vie sur la Terre, l'évolution des vivants telle que la conçoit le néodarwinisme et celle de l'homme, né en Afrique et la quittant récemment pour occuper les continents. Désormais bien documenté, jouant même un rôle de référence en culture scientifique, ce récit, globalement vrai compte tenu des réaménagements réguliers que pratiquent sur lui des inventions et découvertes aussi contingentes que son propre flux, buissonne donc de multiples bifurcations où apparaissent, à l'état naissant, tous les phénomènes existants, bien ou mal connus.

Quand il nous pousse à respecter une sorte de déesse pastorale ou qu'il signifie l'essence d'une notion, d'une chose ou d'un vivant, nous délaissions avec raison le terme de nature, car ces deux sens, encore aujourd'hui courants, dérivent de superstitions et d'idéologies. Mais je n'hésite point à l'utiliser dans son sens étymologique de naissance. Nature désigne ce qui naît. Considérons alors l'ensemble des bifurcations du Grand Récit qui divergent vers une émergence, celles des planètes, de la vie, des espèces ou de l'homme ; notre corps et son environnement naquirent de quelques-uns de ces surgissements dont nous savons marquer assez précisément la date.

Qu'est-ce donc que la nature ? L'intégrale indéfinie des bifurcations surgissant du Grand Récit, même si nous ne les connaissons ni ne les dominons pas toutes. Quasi tautologiquement, la nature se dit de la somme de ces naissances.

Qu'est-ce que l'humain ? Un sous-ensemble défini de ces

Les limites de l'humain

bifurcations naturelles. Cette *intégrale définie* fournit une définition saine, sans rêve ni tabou, de la nature humaine, dates de naissances et manières de naître, même si nous n'en maîtrisons pas complètement tous les processus.

Évaluation des durées « naturelles » et « culturelles »

p.016 Le temps qu'ils demandèrent dura des millions d'années, à la suite des milliards requis par l'univers physique, alors que les cultures et, *a fortiori* l'histoire, datent de quelques millénaires. Nous ne pouvons pas ne pas comparer une nature ou des naissances émergeant de durées aussi colossales à l'infime minceur de nos civilisations. Certes, le temps seul ne décide pas de tout, mais pouvons-nous seulement évaluer son poids ?

J'ai mis longtemps à entrer dans l'intuition de cette durée, si nouvellement immense. J'invite à y méditer. A l'âge classique, Pascal s'effrayait de la grandeur, qu'il disait infinie, de l'espace, nous nous étonnons, jusqu'à l'incompréhension, de l'épaisseur du temps et de rythmes incommensurables. *Qu'est-ce que l'humain ?* Une espérance de vie individuelle qui, récemment et en des lieux rares, atteint soixante-dix à quatre-vingts ans, plongée dans des cultures collectives qui, au mieux, durèrent quelques millénaires, elles-mêmes plongées dans l'évolution d'une espèce, *homo sapiens*, qui date de quelques millions d'années, elle-même plongée dans une durée vivante de quatre milliards, elle-même composée enfin, d'éléments forgés depuis quinze environ, autour de la naissance même de l'univers ; *en somme, l'humain associe de petits éclats imperceptibles à une énorme coulée de durée*. Mais, à l'exception de son début, cette définition peut aussi se dire des espèces et de leurs individus.

Les limites de l'humain

Si nous figurons par une grande année la durée dont je viens de parler, nos cultures, nos langues et nos politiques se limitent à quelques fractions de sa dernière seconde. Si vous me demandez mon âge enfin, je peux vous avouer celui de mon état civil, mais je dois aussi dater celui des différentes couches de neurones qui constituent mon cerveau, dont certains apparaissent avec les singes dits supérieurs, mais dont d'autres viennent des reptiles d'ères antérieures ; de même, brassé dans sa composition à partir de ceux de mes parents, mon ADN remonte à quatre milliards d'années dans sa structure ; quant aux atomes qui le composent, leur formation accompagne celle du monde, voilà dix à quinze milliards d'années. Ainsi compté, mon âge me rapproche de tous les vivants : le temps ne me distingue pas d'eux.

Qu'est-ce que l'humain ?

Cette restriction explique-t-elle pourquoi les philosophes doutent de définir l'humain ? L'éthologie trouve presque toujours un animal, une plante, voire une bactérie, doués de la qualité prétendument spécifique à notre espèce — *Les Cinq sens* disent avec humour que parler ^{p.017} de l'*homo sapiens* exclut la majorité de ceux qui, dénués de goût, ne cherchent pas dans les aliments leur sapidité. A propos des nouvelles technologies, *Hominescence* le dit sans faculté. Contemporaine, cette défaite pousse à le réputer sans propriété. Dite apophatique, la théologie, jadis, parlait ainsi de Dieu, en disant ce qu'Il n'était pas. Sans risque, une philosophie négative ou critique s'abandonne aujourd'hui à cette facilité ; face à la déconstruction aisée, penser reste difficile.

Les limites de l'humain

Riez, d'autre part, de la contradiction toute logique entre cet interdit de définir et le pathétique, aussi couramment exprimé de nos jours, autour de la finitude. Il faut cependant choisir : si l'humain souffre de cette dernière, alors rien de plus aisé que de définir un vivant aussi serré dans des bornes ; sinon, sans ces frontières, le voilà infini. Si nous ne savons pas le définir, nous devons avouer ne trouver aucune fin devant lui ; inversement, si nous pleurons sa finitude, nous devons en savoir et en donner une définition : oui, nous répétons le même mot. Il s'agit bien des limites de l'humain : si elles existent, nous pouvons le définir ; si nous ne pouvons pas le définir, le voilà illimité.

Enfin l'humain change si souvent et tant qu'il excède toujours ce que l'on dit de lui. Chez l'habitant contemporain des métropoles, que reste-t-il du *sapiens* décrit par les paléanthropologues ? Or, on voit mieux la direction d'un mouvement lorsqu'il s'infléchit : le sens apparaît au changement de sens. Or encore, ces cinquante dernières années advint une transformation si importante qu'elle échappa aux observateurs. Comment cet animal métamorphique se métamorphosa-t-il récemment ?

Le temps contemporain d'Hominescence

Pendant que triomphaient les sciences humaines, l'humain se transformait, en effet, au moins en un coin d'Occident, sous la poussée d'éléments plus naturels que culturels.

La découverte de l'énergie atomique ou diverses réponses à la question : *qu'est-ce que la matière ?* amenèrent la construction d'armes de destruction massive telles que la terreur, proprement nôtre, de la mort se renouvela. Aux peurs individuelles,

Les limites de l'humain

accompagnées parfois d'une angoisse culturelle, une inquiétude globale s'ajouta lorsqu'exploserent les bombes thermonucléaires. Chacun de nous craint de mourir ; bien des civilisations disparurent ; l'Occident lui-même descend de cultures mortes ; mais jamais l'humain n'entra en risque d'extinction sur une planète en danger, deux morts globales^{p.018} encourues par son génie et sa volonté. Rien dans l'hominisation n'équivaut à cette bifurcation tragique.

De même, diverses réponses à la question : *qu'est-ce que la vie ?* amenèrent des améliorations telles dans les conditions d'hygiène et la guérison des maladies que notre corps se métamorphosa. Sa taille, son espérance de vie, son rapport à la douleur et la santé se transformèrent et, aussitôt après, la procréation et la filiation elles-mêmes. Outre le rapport à la mort, changèrent l'existence et la naissance.

Ces variations ne touchèrent pas seulement le phénotype et parfois la famille de certains Occidentaux, mais aussi le paysage alentour. Car d'autres réponses à cette deuxième question amenèrent à un changement radical dans l'élevage et l'agriculture, donc dans le paysage et l'alimentation. *Hominescence* parle même, à ce sujet, d'une fin du néolithique. Ainsi notre rapport au monde se transforma au moins autant que celui que nous entretenons avec notre corps. Et si, dès le début, pâturage et labourage tentèrent de maîtriser la sélection de plantes et d'animaux choisis, les biotechnologies cherchent aujourd'hui à maîtriser la mutation, ce qui réduit fantastiquement les échelles de temps découvertes par les réponses à la question : *qu'est-ce que l'univers ?* qui amenèrent, en effet, à évaluer autrement ces durées respectives, pour l'inerte et le vivant.

Les limites de l'humain

Le rapport aux autres changea tout autant. La communication et ses technologies ouvrirent d'autres voies dans l'espace et l'instant, amenant de nouveaux liens et une expansion inattendue des connaissances. Lorsque des millions de messagers deviennent sources d'information, la société devient pédagogique en son entier. Reste encore à écrire la nouvelle épistémologie de ce savoir manipulé.

Aucune de ces transformations : vie, douleur, mort, naissance, monde alentour, relations aux semblables... ne résulta de circonstances environnementales sur lesquelles nous n'aurions rien pu, comme dans l'évolution au sens classique du terme. Au contraire, elles vinrent de processus économiques, sociaux, en dernière instance cognitifs, de cet entendement et de cette volonté collectifs que nous appelons le savoir, de ses applications techniques, de ses mises en œuvre collectives ; en somme, des sciences dites naturelles.

Le temps humain de dédifférenciation

Une partie de l'humanité a donc tant changé en un demi-siècle que cela conduit à penser l'humain au moins comme une capacité de métamorphoses rapides. *S'agit-il, à nouveau, d'une espèce qui entretient un rapport original avec le temps ?*

Le corps de tous les vivants se transforme par les processus évolutifs connus : mutation et sélection, qui permettent une spécialisation telle que l'organisme ainsi produit exploite au mieux les ressources de telle niche locale de l'environnement. Le mot espèce répète le terme spécialisation.

A l'inverse, nos organes se déspecialisent. Par rapport au sabot des ruminants, à la pince du crabe, au tentacule de la

Les limites de l'humain

pieuvre, la main, non spécialisée, finit par tout faire, tenir un marteau ou un bistouri, conduire une charrue ou un hélicoptère, jouer du violon, caresser, faire signe... Par rapport aux becs des oiseaux, à la gueule du requin, au museau du chien, la bouche, non spécialisée, finit par tout faire, mordre, certes, mais baiser, siffler, parler mille langues. Ainsi quittons-nous des niches spéciales et nous ouvrons-nous à l'espace global. Au lieu d'habiter une localité, l'humain, dédifférencié, indifférent même, *Incandescent* dans le sens de mon dernier livre, hante le monde, y voyage et, du coup, débordant le présent immédiat, entre dans un temps différent. Lequel ?

Pratiques du temps

Naît-il avec la première pierre qu'il taille ? Certes revient aussitôt la même restriction : certains animaux, les pics, les bonobos, produisent d'authentiques outils. Mais, de nouveau, intervient le temps. Ne cessant jamais d'en fabriquer, nous ne les accumulons pas seulement, mais les entrecroisons ou les appareillons en un tissu mouvant qui induit une durée propre. Laquelle ?

Qu'est-ce que la technique ? Si nous devons attendre que l'évolution nous munisse, par exemple, d'appendices assez pointus pour piquer ou d'un tranchant de la main assez fin pour tailler, nous devrions, selon les lois de la sélection et des mutations, compter, sans l'assurance d'y parvenir, des durées compatibles avec celle de l'espèce et l'élimination d'innombrables semblables démunis de tels avantages. Lorsque, en dehors de nos corps, nous appareillons des objets qui les possèdent, nous épargnons donc la mort, d'abord, qui, tragiquement, eût dû faucher d'immenses populations désadaptées ; plus l'immense durée, difficile à évaluer

Les limites de l'humain

selon l'émergence au hasard des mutants et de leur adaptation. Qu'est-ce que la technique ? Une économie formidable de la mort et du temps.

Annoncez donc la simplicité de ce calcul heureux aux précautionneux qui pleurent les accidents et redoutent les risques. Oui, en remontant, à vive allure, l'énorme lenteur du Grand Récit, le temps technicien rattrape, au moins virtuellement, les colossales durées que, ^{p.020} sans cela, nous ne pourrions jamais compenser. Un outil condense un temps immense.

Pour dominer ainsi partie de notre environnement volubile, nous entrons, impatients, dans l'évolution, dans le processus de naissance, dans le temps même des vivants, nous l'économisons, nous le court-circuitons. Qu'est-ce qu'un outil ? Une projection du temps colossal du Grand Récit sur l'éclat infinitésimal de l'invention pratique et de l'usage avant usure ; il concentre ou replie des millions d'années sur des mois. A ce résultat singulier s'ajoutent les performances analogues de tel ou tel autre, associé, appareillage qui augmente d'autant cette accélération.

Et celle-ci devient verticale dès qu'apparaît le langage articulé qui, à son tour, permet la constitution de grands systèmes techniques. Parlez : combien de résédas épargnent le mot fleur ? Combien de pierres taillées programment le terme silex ? Combien d'actions, de choses et de gestes, désignent un verbe, un mot, une préposition ? Combien de ronds se groupent en cercle ? Combien de temps vécu résume le temps énoncé ? Combien de milliards d'années venons-nous d'envisager depuis le début de ce texte ? Une page condense un temps immense.

Les limites de l'humain

La domestication procède du même geste. S'il avait fallu attendre que le téosinte devînt maïs ou le buffle bœuf... Un mouton condense un temps immense.

Autre exemple : pourquoi se vêtir ?

L'évolution met certes, un temps énorme à parvenir contingentement au bec ou à la pince ; mais une fois acquis, ces organes demeurent longtemps. Patiente l'évolution, aussi longue l'adaptation, mais, à supposer que le besoin de celle-ci disparaisse, interminable tout autant l'insupportable fixité. L'outil vaut alors un organe amovible. Pour s'adapter, rien ne vaut cette mobilité. Disposer d'un appareil consiste à le poser quand le besoin s'efface et à le reprendre à loisir, selon la nécessité.

Exemple : l'oppression thermique imposée par une fourrure permanente, ou variable selon les seules saisons, empêche de courir longtemps à la chasse ou de voyager sous les tropiques, en raison de la surchauffe ; enfoui au fond de sa crinière, ainsi dort le lion mâle, attendant que la machine refroidisse. Comment expliquer l'usage humain de se vêtir ? La motivation vint-elle de la neige, de la pudeur sexuelle, du désir de cacher faiblesses ou laideurs, du souci de propreté ? Qu'importe, au vu de la vicissitude tourbillonnante de ces ^{p.021} causes mêmes et d'autres encore : le climat varie, la pluie se fait rare ou abondante, les relations fluctuent, les conduites et les modes changent. Plutôt donc que de chercher une cause, mieux vaut considérer les variations dans un éventail de contraintes multiples. En fait, on s'habille pour pouvoir se déshabiller vite, puis se rhabiller aussi rapidement, bref en découvrant l'étrange avantage du dépouillement ; l'écorché peut changer de peau. En toutes circonstances, la souplesse mobile et

Les limites de l'humain

diverse de cette adaptabilité l'emporte sur une solution unique et raide. *La cause devient l'amovibilité.*

Je souligne avec force le raisonnement précédent. Pour expliquer, nous cherchons d'abord, à un effet, quelque cause : par exemple, le vêtement naît du froid. Ensuite, nous la faisons varier ; alors, une fonction se dessine selon ce que nous appelons la variable : selon les saisons, fourrure épaisse ou rase. Mais, dans un troisième temps, je considère la variation comme telle, quelle que soit la cause ou la chose qui varie : *le temps de cette variation devient la cause elle-même. La variation requiert l'amovibilité.* Alors, comme celle de l'habit, l'essence de la technique se résume dans ce jeu, au double sens du ludique et d'une légère distance entre éléments utiles, qui permet que l'on adopte habits, armes et outils, pour un temps bref, qu'on les pose, qu'on les dépose, bref, que l'on en dispose. Ce jeu signifie donc « à disposition ». La disponibilité devient l'essence même de l'usage. *Donc la technique condense et manie aussi bien du temps court que du temps long.* Qu'est-ce que l'usage technique ? Une disponibilité. Qu'est-ce que le langage ? Une prédisponibilité. Technique logicielle, il laisse, de même, mille jeux entre signe et sens.

Ainsi pouvons-nous répondre à un environnement partout et toujours rapidement variable. *A expérimenter la vive volubilité de toutes choses, l'humain naquit de s'adapter aux variations plus qu'aux choses, au temps plus qu'à l'espace, au temps pour s'adapter aux choses du monde spatial. Comment répondre quand tout fluctue ?*

Ainsi la technique projette des millions d'années sur quelques-unes. Paradoxe : *le temps devient la raison constante.* Ou dans sa masse ; ou dans sa variabilité. Qu'est-ce que l'humain, *sinon un*

Les limites de l'humain

vivant dont le devenir saisit le devenir, large et court, au moins assez pour en user, sinon le maîtriser ?

Maîtrise

La philosophie moderne commença, dit-on, par le précepte de Bacon : « commander à la nature en lui obéissant ». Jusqu'à une période récente, cette nature se limitait aux choses inertes locales et ^{p.022} aux lois de la physique. Mais le terme nature, je l'ai dit en commençant, veut aussi dire « naître ». Il y a longtemps qu'éleveurs et cultivateurs commandent à quelques vivants et les font naître ; entrés, depuis récemment, dans les processus de la reproduction, nous commençons à faire naître des espèces et à nous faire naître nous-mêmes dans un environnement global que nous suscitons, lui aussi : la nature prend, dans ce dernier cas, son troisième sens, météorologique et mondial. Dans le vieux précepte, entre alors la nature au sens de la naissance des vivants et au sens de la totalité. Nous commandons à la naissance en obéissant à ses variations, *en disposant de son temps*.

En projetant ainsi une durée gigantesquement longue sur notre existence brevissime, par les techniques, d'abord, le langage ensuite, et enfin, aujourd'hui, par sélection, mutation et environnement projetés, nous maîtrisons de manière croissante et rationnelle les éléments principaux d'une évolution contingente qui, depuis des milliards d'années, se faisait sans nous. *Qu'est-ce que l'humain ? Ce formidable court-circuit temporel. Au moins, la capacité de le réaliser.* Quelle sottise de prétendre que nous ne pouvons rien au temps.

L'agriculture et l'élevage dominant depuis des millénaires partie de la sélection. En nous ouvrant la mutation, les

Les limites de l'humain

biotechnologies suivent cette tradition ancienne par des procédés d'une nouveauté fulgurante. Nous savons manipuler ce temps autrefois capricieux. *Entrant dans la mémoire de leur espèce, nous faisons naître des vivants.* Condenser le temps colossal du Grand Récit dans la brièveté de l'innovation technique revient donc, ici, à *projeter une mémoire sur une naissance.* Nous mettons la main sur la durée du monde et le temps de l'évolution, sur la spéciation... sur l'hominisation ? Oui, du coup et comme en retour, nous nous faisons naître nous-mêmes. Entrant dans notre mémoire longue, nous pénétrons notre nature et en faisons naître une culture. *Qu'est-ce donc que l'humain ? Un vivant en voie d'auto-évolution.*

En un siècle, la durée de Bergson descend de la métaphysique à la pratique et de l'évolution créatrice au créateur d'évolution. Celle-ci passait pour une donnée fatale, en tout cas pour un destin ; la voilà entre nos mains. Rationnelle de surcroît. *Sapiens sapiens* porte sans doute moins de raison que l'évolution au hasard qu'il finit par forcer de manière programmée. Rien de plus nouveau, en vérité ; mais aussi rien de plus communément humain, rien de plus ancien, puisqu'en accomplissant ce geste même, sur la première pierre, nous devînmes des humains. *Qu'est-ce que l'histoire humaine ? La maîtrise relative d'un résumé d'évolution.*

^{p.023} Les stoïciens de l'Antiquité distinguaient entre les choses qui dépendent de nous et celles qui n'en dépendent point. Nous avons appris, par après, à nous rendre maîtres et possesseurs de la nature, selon le précepte de Descartes, donc à faire croître les choses qui dépendent de nous et décroître celles qui n'en dépendent point. Parvenus au maximum de cette efficacité, nous

Les limites de l'humain

nous apercevons, dans un troisième temps, que nous dépendons enfin des choses qui dépendent de nous. Nous dépendons désormais d'une durée qui, de plus en plus, dépend de nous. Voilà repris le cycle autoproduit de tantôt, mais dans la pure temporalité.

Aujourd'hui comme hier, nous naissons de faire naître. Voilà pourquoi j'ai parlé en commençant d'une culture reconnectée à la nature. Nous nous posons donc des questions globales, concernant notre influence sur un environnement qui mit des millions d'années à se constituer, au moment même où nos biotechnologies cherchant à maîtriser la mutation qui, laissée à elle-même, prend un temps imprévisible, font naître des vivants qui nous étonnent. Voilà pourquoi je dis humain le seul vivant courant vers l'auto-évolution, parce qu'il découvre, peu à peu, de nouvelles emprises sur la naissance et la nature, en somme sur le temps.

Ce que, de Kant à Sartre, nous nommons autonomie personnelle ou création de soi par soi passe de la morale au destin et de l'individu au monde et à l'humanité.

Le temps

Pour éclairer cette auto-évolution, je reviens sur le temps et reprends : si nous attendions que l'évolution, celle que nous connaissons sans la maîtriser, parvienne à nous doter d'un organe qui réponde à tel ou tel besoin, nous patienterions pendant des durées colossales et parmi des millions de morts par désadaptation. Dès que nous nous adonnons à des actions techniques, nous manipulons du temps sans nous en douter. Fabriquer une pierre qui taille demande quelques minutes, à la place de ces millions d'années. Ainsi s'évaluent les objets

Les limites de l'humain

techniques : par la durée qu'ils condensent. L'activité technique rabat un temps colossal, sans finalité, sur la durée brève de l'intention inventive, suivie de la mise au point.

Le même raisonnement s'applique à l'agriculture et à l'élevage qui marqua, au néolithique, un moment décisif de l'hominisation. Lorsque nous labourons ou protégeons des bêtes dans des fermes, nous les extrayons des dangers mortels du milieu naturel. D'une certaine manière, nous les enlevons à l'évolution. A espérer qu'elle nous ^{p.024} fournisse quelque jour la multiplicité des chevaux de course ou de labour, des vaches adaptées à tant de climats, l'immense variété des chiens d'appartement... mieux vaut les sélectionner nous-mêmes. De nouveau, nous plions un temps interminable sur nos foudroyantes décisions.

De la pierre taillée à l'invention de l'écriture et de l'agriculture, de l'élevage à la révolution industrielle, de l'informatique aux biotechnologies, l'hominisation accomplit le même geste, certes en le raffinant et le multipliant, mais invariant par ces variations. Si, comme tout autre vivant, nous eussions attendu que des ailes nous poussassent, incertainement... d'Icare à la caravelle, autant devenir avionneurs. Et si nous devons attendre que l'évolution nous offre des bactéries aimablement collaboratrices, en guise de remède... autant cloner des OGM. *Homo faber* résume en tours de main ce que ladite nature met une patience multimillionnaire à faire émerger sans le vouloir. Il enveloppe dans des instants menus des durées colossales.

Ce pliage entassé crée des creux noirs où s'oublie la longue durée que l'action présente économise. Quand nous traversons le Pacifique à onze mille mètres d'altitude, qu'avons-nous à faire de nous souvenir que des centaines de millions d'années eussent pu

Les limites de l'humain

nous donner des ailes ? Virtuelle, cette mémoire ne nous concerne plus. L'histoire devient un puits d'oubli.

L'histoire

Quoi de neuf, dès lors, dans les biotechnologies qui inquiètent les prophètes de malheur ? Elles reprennent le même pli, le même rabattement accompagné du même oubli, quoiqu'en des lieux différents. Je viens de le dire, nous économisons le temps de la sélection, elles annulent la durée des mutations. Ces opérations se faisaient, sans finalité, dans le hasard et la nécessité ; nous y substituons nos projets plus ou moins rationnels.

Depuis que nous connaissons la longueur du Grand Récit, depuis que nous savons en dater les éléments : milieu intérieur, hémoglobine... nous évaluons, pour la première fois, comme en retour, la portée temporelle de nos actions techniciennes. Nous ne savions pas le faire voici à peine quelques semaines. Nous croyions que les techniques nous donnaient de la puissance sur les choses de l'espace ; cela reste vrai, mais devient un jugement superficiel devant le miracle immensément improbable qu'elles réalisent dans le temps, bifurcation qui pilote l'hominisation toujours en cours aujourd'hui.

^{p.025} Tout vivant a pouvoir sur les choses d'espace ; habite une niche, y synthétise la chlorophylle, y agite ses brindilles dans la brise, chasse des proies au galop, vole dans les nuages pour regagner des plages brûlantes... mais reste assujetti au temps, présent, immédiat, reproductif, évolutif, interminable. Dès que l'hominien taille un silex, il manipule du temps. Je vois en cet objet une sorte de loupe qui résume et réduit en sa brièveté des durées gigantesques et en son usage d'innombrables et foudroyantes

Les limites de l'humain

adaptations. *Qu'est-ce que l'histoire ? L'évolution vue et réduite à travers la loupe technique, retournée même par elle et par elle métamorphosée.*

Philosophie

Bergson et Heidegger distinguaient le temps et l'espace de telle façon que les techniques, assujetties au second, n'aient aucun rapport au premier ; l'étendue descend dans la pratique, méprisée, le phénomène, vague, et la géométrie, dite raidie, alors que la durée, métaphysique chez l'un, monte en ontologie chez l'autre. Quoique de façon moins auguste, mais plus concrète et vitale, je comprends cette dissymétrie et ce privilège qui explique bien des choses et nous en particulier. Dès sa naissance, l'hominien exploite en apparence l'espace *parce qu'il* renverse, retourne et ploie, de manière plus profonde, plus aveugle et plus efficace, le temps. Mieux, il se rend maître des choses plongées dans l'environnement, parce qu'il parvient à ce repliement. Nous sommes devenus les hommes que nous sommes en dominant ce rabattement : nous émergeâmes de cet acte.

Qu'est-ce que l'humain ? Un certain pouvoir de manipuler la durée. Une puissance de rabattre, à longueurs incomparables, le temps sur lui-même. Une autorité acquise sur la formation de l'inerte, l'évolution des vivants, sur la circulation des signes, enfin sur son temps proprement hominien, onto et phylogénétique.

Que cet ancien destin de nos pratiques, nouvellement réapparu et présent à notre vision du monde et de l'homme, nous angoisse ou nous exalte, qu'il pose des questions de conduite ou nous place face à vies responsabilités inattendues dont l'ampleur fait branler habitudes et cultures, morales et religions, politiques et

Les limites de l'humain

philosophies timides, sciences humaines enfin, qui peut le nier ? Nous le fîmes advenir, affrontons-le. Mieux, nous nous faisons advenir, affrontons notre propre variation. *Homo causa sui*.

Malgré notre arrogance formelle, nous ne cessons d'apprendre cette vieille évidence que nous ne pouvons séparer, en nous comme ^{p.026} autour de nous, le naturel du culturel. Une culture naît aujourd'hui de découvrir les secrets de la naissance ; elle renaît de cette nature.

Ancienne et nouvelle, stable et fluctuante, cette symbiose entre notre histoire, la durée de l'évolution et le temps de l'univers fonde ce que j'appelle, en termes de droit, le Contrat naturel.

*

DÉBAT

@

MARC FAESSLER : Je remercie le professeur Michel Serres de cette magnifique leçon. Avant d'ouvrir le débat proprement dit, je donne la parole à deux pré-opinants, Michel Cornu et Franca Madioni.

Le professeur Michel Cornu, philosophe, a fait une thèse sur Kierkegaard. Il a publié plusieurs ouvrages, dont l'un sur *Une pensée de l'entre-deux*. Il est un penseur de la finitude. Nous lui avons demandé de réagir à cette conférence — dont nous avons pressenti ce qu'elle allait être.

MICHEL CORNU : Je remercie Michel Serres. Je suis impressionné, ce qui n'est pas la meilleure condition pour entamer une discussion. Comme tout acte philosophique, vos propos

Les limites de l'humain

m'interpellent quelque part. C'est sur ce « quelque part » que j'aimerais vous poser des questions. Il est sans doute relativement éloigné du lieu d'où vous vous exprimez. Mais j'aimerais essayer de voir comment les choses pourraient se lier.

Vous avez, avec quelque raison, des critiques à l'égard du pathos de la finitude. Je me demande quand même si et dans quelle mesure les transformations de l'homme ne le laissent pas toujours aussi démuni face à la finitude et à la mort.

p.027 Dans cette perspective, je me demande si la connaissance de ces transformations n'est pas là pour masquer ce tragique ; s'il n'y a pas, dans l'usage que vous faites d'un savoir véritablement encyclopédique, une tentative d'*hubris*, une tentative pour oublier la médiocrité de l'humain, pour oublier que l'homme est donné à lui-même, et qu'il n'est que dans la relation à autrui.

Dans la même perspective, j'ai une question sur ce que vous avez dit à propos de la technique qui sauverait de la mort. N'y a-t-il pas aujourd'hui, à travers la maîtrise du temps, à travers ce que l'homme s'est créé comme destin par illusion d'autonomie — je crois que c'est l'illusion de la modernité, déjà présente chez Kant —, un danger d'autodestruction par la volonté de puissance ?

MICHEL SERRES : Sur la question du rapport tragique à la mort, cher ami, je suis comme vous. Je n'affronte pas cet événement sans frémir. A cet égard, je suppose que nous sommes tous égaux. Je voudrais signaler que je n'ai pas présenté sans frémir, moi aussi, les trois morts que j'ai distinguées, la mort individuelle, la mort des cultures et la mort possible, globale, qui toucherait l'humanité.

Les limites de l'humain

Mais je dois tout de même dire quelque chose. Premièrement, pour ce qui concerne la mort individuelle, il est probable — les éthologues sont plus ou moins d'accord sur ce point — que l'animal soit relativement insensible à la mort, et que l'homme soit advenu dès lors qu'il a su qu'il allait mourir. Le tragique abominable devant lequel cet événement nous met, a aussi été notre première naissance. La plupart des grands textes consacrés à l'immortalité, romans ou pièces de théâtre, donnent précisément cet argument : si nous étions immortels, nous ne serions plus des hommes. A ce tragique, donc, est associé le chant d'allégresse qui nous fait naître.

Deuxièmement, il est vrai que l'humanité occidentale est née de langues mortes — le latin est mort, le grec et l'ancien égyptien aussi —, de cultures disparues, de ruines. Nous avons une antiquité. Mais cette antiquité est morte, et ne cesse en nous de ressusciter. Il n'y a de Renaissance au XVI^e siècle que par la reprise de la langue grecque ; il n'y a de renaissance des études philosophiques, au Moyen Age, que par la reprise d'Aristote, etc. De sorte que tout ce qui meurt à un certain moment, est amené à renaître. Du coup, je chante avec allégresse la mort culturelle, parce qu'elle est une naissance, qu'on appelle par ailleurs la Renaissance.

L'événement tragique d'Hiroshima a fait du scientifique que j'étais un philosophe. Je suis l'enfant d'Hiroshima, parce que j'ai été le premier, dans ma jeunesse, à me poser des questions sur l'éthique de la science, à cause de cette explosion, qui était un événement unique dans l'histoire humaine. Je me demande aujourd'hui si notre « contemporanéité » n'est pas née ce jour-là. Si un certain homme ^{p.028} moderne n'est pas né devant cet

Les limites de l'humain

événement, qui mettait en péril à la fois la planète et l'humanité.

Oui, c'est vrai, ces trois événements, mort individuelle, mort culturelle, mort collective, sont des événements tragiques et qui nous font plier le dos. Rien n'est pire que de perdre un enfant ou celle qu'on aime, sauf peut-être de mourir soi-même. Mais ces morts sont aussi des événements de renaissance, de naissance fondamentale de l'hominien. Qu'est-ce que l'homme ? C'est quelqu'un qui va mourir, et qui le sait. Là aussi, il y a un événement à double entrée, qui relève de la médiocrité et de l'humilité dont vous parlez, mais aussi de cette fierté qui est celle de l'humain.

Votre deuxième question porte sur la science. Est-elle vraiment d'une telle arrogance ? J'ai pratiqué toute ma vie ce genre d'exercice. S'il y a une vertu fondamentale qui est requise d'un chercheur, c'est bien l'inverse, c'est-à-dire l'humilité. Chercher à avoir raison est un vice de bateleur. Il est vrai que certains des philosophes que j'ai côtoyés occupaient des sites qui leur permettaient d'avoir toujours raison. Si la philosophie consiste à chercher des sites à partir desquels on a toujours raison, je ne puis qu'avoir honte de la philosophie et honte d'avoir raison. Le problème n'est pas d'avoir raison, mais d'inventer du nouveau, de former des concepts. On n'y arrive qu'avec de l'humilité. Si la science trouve du vrai, c'est parce qu'elle a eu des serviteurs misérables, honteux, humbles. Ne considérez donc pas que la science serait l'ensemble du vrai, exprimé de manière arrogante.

D'autre part, l'encyclopédie n'est pas un système clos, comme le suggérait le geste qui accompagnait votre question. Le mot encyclopédie est mort. Il a été inventé par Rabelais, au XVI^e siècle, pour désigner un savoir dont on pensait en effet qu'il se

Les limites de l'humain

constituerait en système clos. Aujourd'hui, à la place de ce terme, je vous ai proposé de parler de Grand Récit. Le Grand Récit, c'est l'ensemble des résultats scientifiques relatifs au temps : l'univers est né il y a quinze milliards d'années ; il y a eu ou il n'y a pas eu le *big-bang* ; puis, il y a eu des bifurcations qui sont apparues dans le flux temporel, etc. Tout cela est contingent. Il n'y a pas de programme prédéterminé. Les bifurcations surgissent, ressuscitent. Donc, l'encyclopédie n'est plus un système clos de vérités, c'est un flux qui porte des contingences.

Je finis par la technique. Non, je n'ai pas dit que la technique nous préservait de la mort. Pas du tout. J'ai dit simplement qu'elle était une projection du temps long sur du temps court. La technique est une chose qui nous permet de mettre, en quelque manière, la main sur du temps. Elle n'a jamais préservé de la mort. Certes, on vient de ^{p.029} découvrir le signal d'apoptose, qui met à mort les cellules. Si on le déchiffre correctement, on peut repousser les limites de notre mort de 120 à 150 ans peut-être. Mais ce n'est pas l'immortalité.

A propos de la technique, j'aimerais ajouter un mot. J'en ai proposé une définition que je crois originale. J'entends sans cesse, venant de tous les horizons, des discours catastrophistes, annonçant que notre civilisation court des risques terrifiants. Voyons un peu : l'espérance de vie était de trente-cinq ans en 1900 ; elle vient de dépasser les quatre-vingts ans. Les problèmes de santé sont relativement résolus, ceux de l'agriculture de même. De quoi vous plaignez-vous ? Etes-vous aussi malades que ça, avez-vous vraiment horreur du monde dans lequel vous vivez ? Je suis fils d'agriculteur gascon. Mon grand-père, qui ne parlait qu'occitan, me disait — je traduis en français — : « N'écoute pas

Les limites de l'humain

ce riche, il se plaint d'aise ». Nous sommes tellement riches, puissants, gâtés et en bonne santé qu'il faut bien que nous nous plaignions d'aise ! C'est pourquoi le discours dominant de la presse et des livres est le discours de la catastrophe. Je suis âgé, j'ai traversé une guerre qui a fait cinquante millions de morts. Je peux vous le dire : ça va mieux. Bien sûr, un livre annonçant une catastrophe se vend à cent mille exemplaires, alors que les optimistes ne se vendent presque pas. La catastrophe est un discours vendeur. Pour une raison très simple. Tous les auteurs et les éditeurs de journaux ont lu Aristote, qui dit que l'essence du spectacle, c'est la terreur et la pitié. Et puisque tout le monde a lu Aristote, vous ne voyez à la télévision, dans les journaux et les livres que la terreur et la pitié. Cela se vend, c'est l'essence même du spectacle. Vous êtes les esclaves du spectacle.

MARC FAESSLER : Je passe la parole à Madame Franca Madioni, qui est médecin psychiatre et psychanalyste. Elle enseigne à Lyon et est établie à Genève. L'ADN et le Grand Récit sont une chose. Madame Madioni nous dira si la mémoire, peut-être, recèle d'autres aspects.

FRANCA MADIONI : Votre pensée et vos livres sont fascinants. Je connaissais certains de vos ouvrages philosophiques, et j'ai découvert avec étonnement vos trois derniers livres. Pour faire le lien avec l'intervention de Michel Cornu, je dirai que je prends votre écriture comme un acte inspiré par *éros*. Non comme une défense de la mort, mais comme quelque chose ^{p.030} qui surgit de la mort. Je vous remercie de cet acte, parce qu'il est courageux.

J'ai lu votre texte non comme le Grand Récit, mais comme le

Les limites de l'humain

Grand Rêve. Au fond, on peut le considérer comme un projet humaniste, un projet d'homme que pour ma part, étant plus pessimiste que vous, je considère comme un beau projet ou une utopie. Comme tous les beaux projets et toutes les utopies, il a mission de nous servir à penser.

Il faut néanmoins, puisque je suis ici, que je joue un peu le rôle de l'avocat du diable. Vous dites qu'on a longtemps maîtrisé l'espace, qu'aujourd'hui on maîtrise le temps, et que le temps est notre puissance. Mais il est aussi notre impuissance. Je reprends l'histoire du gardien de musée : le personnage est intéressant, parce qu'il associe deux niveaux de réalité. De l'un, je m'occupe au quotidien ; l'autre vous appartient plus qu'à moi, en tant que philosophe, mathématicien et historien des sciences. Le gardien juxtapose les deux cent millions d'années du squelette et les onze mois de sa propre présence. Notre conscience individuelle du temps est extrêmement fragmentée. Notre temps subjectif n'est fait que de bribes. D'où la notion de limite intrinsèque au temps. Je vous suis volontiers au niveau de ce qui concerne ce temps morcelé. Ce moment de synthèse, où je songe à mon ADN qui se répète, qui fait l'objet de sélections depuis des milliards d'années, ce moment peut-il être compris comme un bref instant de conscience, au sens husserlien de synthèse active de la conscience par rapport à la fundamentalité de mon quotidien vécu du temps ? Qu'en est-il de ce temps vécu, parcellaire et fragmentaire, face à une durée dont je n'ai que l'intuition, et qui se fragmente aussitôt ? N'est-ce pas là que se pose à notre conscience une question de limite, celle de notre capacité à retenir l'épaisseur de la durée ?

Ma deuxième question porte sur la mémoire. Quand je vous lis,

Les limites de l'humain

j'ai l'impression que vous faites une impasse sur la question de la représentation mentale — vous dites d'ailleurs qu'elle ne vous intéresse pas beaucoup, et on pourrait discuter des heures sur votre définition du réalisme. Vous dites que vous participez de la mémoire des pierres et de la mémoire de l'homme. On trouve dans l'un de vos textes une expression qui dit approximativement qu'en tant que mémoire vous participez des choses et qu'en tant que chose vous avez une mémoire. Comme si dans la mémoire il y avait une empreinte — qui serait loin d'être celle de Platon —, une sorte d'inscription sur la pierre qui se ferait automatiquement par les événements. Comme si notre capacité de représentation, et donc la limite de notre capacité d'expérimenter ^{p.031} le réel, n'intervenait en rien. Nous trouvons-nous là, de nouveau, face à une limite ?

En vous écoutant, j'ai l'impression d'entendre mon père, qui était mathématicien, qui construisait de grands systèmes abstraits, que je trouvais très fascinants comme enfant, mais auxquels je ne comprenais rien. Je me disais : c'est beau, mais c'est abstrait et ça n'a rien à voir avec la réalité de tous les jours. Mon étonnement continue — j'admire d'ailleurs votre manière de vous étonner, car je crois que la philosophie s'arrête là où s'arrête l'étonnement. Je vous lis comme un grand utopiste, qui construit une sorte de système mathématique et abstrait. Je n'ai pas la même perception du réel et me demande s'il y a là une autre dimension de nos limites.

MICHEL SERRES : Je vais répondre à vos questions en commençant par la fin, parce que je suis très intéressé par votre jugement sur les mathématiques : les mathématiques sont

Les limites de l'humain

abstraites, elles sont incompréhensibles, formelles, et n'ont rien à voir avec le réel, etc. L'ennui, c'est que tout le réel est écrit en langage mathématique. Le seul chemin qu'on ait vers le réel, c'est-à-dire vers les choses physiques, vers les choses vivantes, vers la technique, ce sont les mathématiques. Il n'y a pas d'autre chemin. Comment vous en persuader ? Puisque vous parlez de Platon, je vous rappelle qu'il dit que nous sommes prisonniers dans la caverne. Mais on y est aussi au cinéma : au fond de la caverne de Platon sont projetées des images des choses. On y voit des chevaux, des béliers, des animaux qui passent. Platon nous interpelle : vous êtes dans la caverne, oui, mais sortez et vous verrez le réel. Ce qu'il dit, là, c'est que nous voyons les choses en deux dimensions, et qu'il faut les voir en trois dimensions. C'est un raisonnement de géomètre. Pour découvrir le réel, il faut ajouter une dimension. Il faut ajouter une dimension géométrique. Vous n'atteindrez le réel qu'avec les mathématiques. Je suis désolé : nous n'avons pas d'autre chemin vers le réel. Galilée a inventé l'ère moderne lorsqu'il a dit que la nature était écrite en langage mathématique. Depuis cinquante ans, nous croyions que le vivant faisait exception à l'inerte, que l'inerte selon le mot de Galilée était écrit en langage mathématique, mais pas le vivant. Manque de chance : depuis la découverte du code génétique, nous savons que le vivant est également écrit en langage combinatoire, c'est-à-dire mathématique. Vous pourrez toujours faire rire sur les mathématiques, il n'empêche que la seule réalité était chez votre père... Comme ^{p.032} vous pouvez le constater, je suis un fervent défenseur des mathématiques. Parce que c'est la réalité.

A propos du temps et de la mémoire, ce que je vous annonce du Grand Récit, c'est-à-dire le chiffage et la datation, repose sur

Les limites de l'humain

des découvertes très récentes. Nous ne savons que depuis deux ou trois décennies l'âge de la terre. Elle a quatre milliards d'années. Un certain Paterson a découvert grâce à tel ou tel type de technique qu'on pouvait la dater de façon très précise. L'âge de l'univers n'est lui aussi connu que de manière relativement récente. En d'autres termes, tout ce que j'ai raconté sur le Grand Récit, ce sont des découvertes qui ne datent pas de plus de vingt à trente ans. Nous sommes donc devant un temps nouveau. Cette révolution me paraît encore plus importante que celle qui, aux XVI^e et XVII^e siècles, faisait formuler à Pascal la pensée que j'ai citée tout à l'heure — « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie ». L'intuition nouvelle de ce temps, il vaut la peine de s'y plonger pour savoir vraiment ce qu'il veut dire. Que signifient mille ans ? Nous sommes cultivés. Notre culture, c'est une vision du monde, et surtout une vision du temps. Cette vision du temps, nous en avons une mémoire culturelle. Et la mémoire des plus cultivés d'entre nous remonte aux premiers Grecs, peut-être aux premiers Assyriens, aux premiers Hébreux, voire à l'épopée de Gilgamesh, et puis plus rien. Quatre à sept mille ans. Et voici que les découvertes contemporaines déplient ce temps jusqu'à des millions d'années. Tout récemment, l'homme a gagné trois millions, voire sept millions d'années. Ces découvertes n'ont que quelques semaines. Le Grand Récit est donc d'installation récente. Je crois que demain, la culture des jeunes gens et des jeunes filles aura assimilé cette vision du temps. Nous, les vieux, nous avons quatre mille ans dans la tête. Eux en auront quinze milliards. Ce seront les cadres spatio-temporels de leur culture. Voilà ce qu'est le nouvel humanisme. L'homme est né en Afrique il y a sept millions d'années. Il a quitté l'Afrique et s'est répandu dans

Les limites de l'humain

l'univers. Le fait que nous soyons tous frères — qui est désormais démontré — constitue une nouvelle vision de l'histoire des hommes. D'où la question de la mémoire.

J'ai bien sûr une mémoire de mes premières années. Vous qui êtes psychanalyste, savez mieux que moi ce qu'est l'anamnèse psychanalytique, qui permet, grâce à certains types de techniques, de découvrir une mémoire encore plus cachée, qui permet à son tour de remonter à des premières perceptions ou à des premiers affects. Je vous propose une autre anamnèse. Désormais, quand je vois mes mains, je ne me considère plus comme un vieillard de soixante-et-onze ans. Je sais ^{p.033} maintenant grâce à l'anamnèse — car c'en est une — de la biochimie que mon corps vivant contient des mémoires qu'elle me permet de découvrir nouvellement. En effet, mon corps participe désormais à des espèces qui sont nées il y a des millions d'années — *homo sapiens* ; *homo afarensis* ; *homo ergaster*, né il y a trois millions d'années ; Lucy, trois millions d'années ; celui qu'on vient de découvrir au Tchad, sept millions ; puis viennent les anthropithèques, et on remonte, on remonte... Et on en arrive aux espèces. Il est établi maintenant que nous sommes les successeurs des premiers mammifères qui sont nés au moment de la destruction des dinosaures. Et ça repart. C'est pourquoi je vous propose une anamnèse reposant sur le fait que mon corps est une mémoire — celle des premiers mammifères, des anthropithèques, etc. J'ai dans mon corps des atomes qui ont été forgés dans les premières galaxies. C'est une anamnèse formidable. Mettez-vous devant le Mont-Blanc, mettez-vous devant vos admirables Alpes suisses, et demandez-vous depuis quand ils sont là. Nous le savons désormais, nous savons quand et comment a eu lieu le glissement alpin. Si vous êtes dans la montagne et n'avez

Les limites de l'humain

qu'une perception spatiale, vous n'êtes plus un contemporain. Ceux-ci ont désormais intégré dans leur vision spatio-temporelle l'arrière-fond historico-évolutif du Grand Récit, qui constitue pour moi une découverte culturelle si extraordinaire qu'elle fondera, je crois, la vision humaniste de l'avenir. Mais, j'y insiste, il s'agit bien d'une anamnèse. Il n'y a pas un seul objet autour de moi qui ne soit une mémoire. Je suis cette mémoire. Pas seulement celle de mon enfance ou de ma petite enfance, mais celle de Lucy. Je porte en moi Lucy, ses parents et *homo ergaster*. Si ma main, mes doigts, mon poignet se présentent de telle manière, c'est parce qu'ils ont été formés ainsi par l'évolution à telle époque lointaine. Cette mémoire et ce temps-là sont à la fois nouveaux et d'une ancienneté telle que cette anamnèse me paraît aujourd'hui une découverte absolument merveilleuse. De limite en limite, on descend de plus en plus. On sait le faire — c'est pathétique, certes, mais c'est formidable.

MARC FAESSLER : Il y a dans votre présentation une chose qui me paraît liée à nos limites, et qui n'a pas été envisagée. Il s'agit du problème du mal. Dans l'histoire du siècle dernier, et encore aujourd'hui, nous pouvons comprendre qu'il y ait des limites naturelles, corporelles ou techniques, dans lesquelles le problème du mal se pose de manière contingente. Ce qui me paraît important, en revanche, est l'excès du mal, ^{p.034} ajouté par la cruauté humaine à travers des exterminations et des génocides tels que nous n'en avons pas vus en vingt siècles. La question, pour moi, est la suivante : votre interrogation amène à une vision assez optimiste, mais cet optimisme repose sur l'idée qu'on peut faire quelque chose avec le mal. Peut-on faire quelque chose avec l'excès du mal ? Ne faut-il pas qu'il y ait quelque part la

Les limites de l'humain

manifestation d'un arrêt qui soit donné par un excès du bien, signifié symboliquement ou théologiquement, ou encore de manière transcendante, pour que précisément il y ait un arrêt ou un appel prophétique à ce coup d'arrêt ? Je vous rappelle que le récit de la Création, dans la Bible, se termine par le constat par Dieu que tout ce qu'il a fait est, non pas « bon », mais « bien à l'excès ». Je voudrais, au fond, vous poser la question de la transcendance, et savoir si elle peut faire front à la question du mal.

MICHEL SERRES : On ne peut pas tout traiter en une heure ! J'avais déjà beaucoup de pain sur la planche à examiner ce que c'est qu'une limite. Je n'ai fait que parler de la limite, en particulier temporelle, et voulu amener des solutions nouvelles sur la question de la temporalité. Dans le livre *L'Incandescent*, que je viens de terminer, j'évoque assez longuement le problème du mal. Je ne le résoudrai pas ici.

J'ai du mal à chiffrer l'excès dont vous parlez. Il est vrai que le XX^e siècle s'est achevé sur une série d'horreurs notables qui en réalité, je l'ai avoué tout à l'heure, ont fait de moi un philosophe. Il me semble pourtant que lors d'une guerre qui a opposé Byzance à ce qu'on n'appelait pas encore la Bulgarie, l'empereur de Byzance, en une matinée, a réuni toute l'armée bulgare, composée de 50.000 hommes, a fait crever les yeux à tout le monde et les a renvoyés en Bulgarie. C'est un fait de l'histoire. A-t-on fait mieux ou plus mal ? Une telle histoire fait courir un frisson d'horreur. Loin de moi l'idée d'affirmer que ce serait mieux maintenant. Je crois que le mal est, d'une certaine manière, un invariant. C'est précisément ce que je démontre dans mon livre. On n'en sort pas.

Les limites de l'humain

Comment le démontrer ? C'est simple. Si au cours de votre vie vous avez transporté quatre fois douze œufs de votre frigidaire dans votre poêle à frire, la probabilité que vous en ayez cassé un sur le sol de votre cuisine est quasi nulle. Mais si vous l'avez fait quatorze millions de fois, la probabilité que vous en ayez cassés est telle qu'elle devient une certitude. A mesure que les nombres croissent, le mal devient une constante repérable. Ce théorème a été trouvé au ^{p.035} XVII^e siècle par un certain Pascal et par Bernoulli. C'est la loi des grands nombres. Toutes les compagnies d'assurances sont fondées là-dessus et ne gagnent de l'argent que parce qu'il y a une constante des accidents, des catastrophes, du mal, etc. Cette constante est prévisible. Et puisqu'elle est prévisible, elle est toujours là. Par conséquent, c'est vrai, il y a toujours du mal.

Ne me faites pas dire ce que je ne dis pas — qu'étant donné qu'il est là, il ne faudrait rien faire. Au contraire, nous passons toute notre vie à minimiser ce pourcentage non éradicable, cette « part maudite ». Celle-ci étant toujours là, nous consacrons nos efforts individuels et collectifs à la minimiser. C'est notre effort, notre but, notre morale, notre conduite, notre utopie. L'utopie serait, précisément, de dire qu'un jour il n'y en aura pas. Cela se démontre aussi. Le défaut zéro, le risque zéro n'existe pas. Il est mathématiquement impossible. Un ministre a dit un jour que l'Université devait arriver au défaut zéro. Il montrait par là qu'il n'était pas vraiment scientifique. Le défaut zéro n'existe pas. Lavez-vous les mains tous les jours, lavez-vous bien, mais ne vous lavez pas trop, vous tomberiez malades. Car si vous éradiquez tous les germes de votre main, alors votre main deviendrait le lieu où toutes les bactéries du monde se précipiteraient. Il y a une part maudite.

Les limites de l'humain

Essayons de faire mieux : c'est un projet collectif et politique, un projet de société et de morale. Mais quel est mon projet, en tant qu'individu ? Je sais qu'en moi le mal est toujours là, exactement comme parmi nous. C'est un sens que j'ai donné au mot *incandescent* dans mon livre. J'ai dit que l'incandescence était la blancheur qui faisait qu'on était non spécialisé, qui permettait à l'humanité de devenir plurivalente ou multivalente, ou même panvalente. Mais je donne aussi à *incandescent* le sens de la seule chose que je puisse faire dans ma vie, à savoir de considérer ce mal comme ce qui en moi pourrait brûler. Incandescent. Faire de ce mal la matière même, le combustible de mon énergie. La seule morale que je connaisse, c'est de transformer en moi ce mal qui jamais ne manque en un combustible qui pourrait, à certain moment, faire marcher le moteur.

Pour ce qui concerne la transcendance, je suis en train de consacrer un livre à ce sujet. Je ne vous dirai donc pas quelle est ma réponse !

JEAN HALPÉRIN : Vous disiez tout à l'heure que l'homme est cause de soi et du monde. Ai-je raison de penser qu'au-delà de votre leçon et de sa ^{p.036} conclusion, c'était un appel à une pédagogie de la responsabilité humaine ?

MICHEL SERRES : Absolument. Sur le point de vue pédagogique, d'ailleurs, je signale qu'à la fin de mon livre *L'Incandescent*, figure un programme pédagogique, qui pourrait, s'il était enseigné dans tous les pays, être au moins un peu un facteur de paix.

Dès lors qu'on est cause de soi, la pédagogie devient effectivement le moteur premier. Le seul projet que nous puissions

Les limites de l'humain

avoir aujourd'hui, c'est moins la science que sa transmission — c'est-à-dire la pédagogie. Hélas, vous le savez, c'est aujourd'hui notre plus grand échec.

Mme JOHNSON : Il n'y a pas d'auto-évolution de l'homme, puisque la découverte de l'homme est le résultat de l'évolution de sa pensée, qui est basée sur l'évolution de l'un de ses organes, le cerveau. Tout ce que l'homme fait est donc la projection dans le monde matériel de ce qui passe dans son cerveau. Du coup, l'idée qu'il a sauté l'évolution et qu'il est devenu coauteur de son état, est une illusion. Qu'est-ce que vous répondez à ça ?

MICHEL SERRES : La réponse à votre question est : oui. Vous avez raison.

QUESTION : J'ai bien entendu le message par lequel vous invitez l'être humain à se prendre en charge et à être responsable de sa naissance à lui-même. Cela dit, je me demande s'il gagne du temps par rapport à la nature, dans le sens où je n' imagine pas la nature lui octroyant des aides, même dans des millions d'années, pas plus que je n' imagine des bactéries les exterminant. Puisque malgré tout nous gagnons du temps grâce à la maîtrise de la technologie, je me demande si, plutôt que de chercher à aller vite, il ne vaudrait pas mieux chercher à savoir où nous allons.

MICHEL SERRES : ^{p.037} Je n'ai pas vraiment dit qu'on gagne du temps. Je voulais simplement dire que dès lors qu'on est entré dans le processus d'humanisation, on est entré dans un autre temps, qui est définissable dans sa grandeur et dans son rythme. Mais le problème demeure bien entendu de savoir quelle est sa

Les limites de l'humain

finalité : c'est votre question. Or, je l'ai dit, lorsqu'on passe du temps naturel au temps culturel — et on a maintenant une bonne description de ce passage —, lorsqu'on passe de ce temps d'une durée colossale à celui de l'histoire, nous passons paradoxalement d'un temps sans finalité, qui est le temps de l'évolution et de l'univers, avec les bifurcations contingentes dont j'ai parlé, à un temps de projet. Et ce projet, il nous appartient de le définir. Il n'est pas donné. Il est surajouté, si j'ose dire, en temps réel : quel est votre projet aujourd'hui, quel est le projet de telle communauté ? Je ne crois pas qu'on puisse avoir de projet global dès le départ de l'hominisation.

Peut-être connaissez-vous un peu la théorie du chaos. Elle est très intéressante. Elle consiste à dire que lorsqu'on se tourne vers le passé, le temps est parfaitement déterminé, alors que si l'on regarde vers l'avenir, il est parfaitement imprévisible. C'est le temps de l'histoire, le temps de notre projet. Nous ne savons pas de quoi demain sera fait. La sagesse des nations le dit avant la théorie du chaos. Cela dit, c'est à vous qu'il appartient d'avoir l'intention ou le projet, au niveau de l'individu autant qu'à celui de la commune, du pays ou de l'humanité entière.

Le problème d'aujourd'hui est que la *causa sui* dont je parle, a pour sujet le sujet universel de l'humanité. Je reprends les choses autrement : vous vous rappelez que j'ai dit que depuis les Stoïciens on avait fait la distinction entre ce qui dépendait de nous et ce qui ne dépendait pas de nous, et que désormais, dans un troisième temps, nous dépendions des choses qui dépendaient de nous. Ce qui est le plus difficile à voir, là-dedans, ce n'est pas la dépendance ni l'objet de la dépendance, mais ce « nous » qui doit prendre la décision. Je crois que c'est le plus gros problème contemporain.

Les limites de l'humain

Quel est le « nous » qui doit prendre telle ou telle décision sur tel ou tel problème qui nous occupe ? Je suppose que vous en parlerez pendant la suite de ces Rencontres. Quel type de société, quel type d'instance dans la société prendra les décisions ou formera les projets sur tel ou tel point. La question n'est pas tellement de savoir ce qu'on fera, mais de savoir qui en décidera et comment. Du coup ce sont des questions plus politiques que destinales.

p.038 Ce que j'ai voulu tracer, c'est la base épistémologique de la modernité : comment on peut comprendre le monde aujourd'hui, dans ses principaux axes spatio-temporels. Ensuite viennent les questions politiques et morales.

QUESTION : Quel est le pourcentage de la population mondiale qui pourrait suivre la conférence que vous avez donnée ?

MICHEL SERRES : Bonne question. Je veux bien en discuter, parce que c'est très intéressant. C'est la même question que celle qui portait tout à l'heure sur la pédagogie.

Je crois que ce que j'ai dit est parfaitement simple et à la portée de tout le monde. Je veux dire par là qu'il y a un nouveau temps, que ce temps nous est arrivé il y a quelques décennies, et qu'il faut en tenir compte parce qu'il fait partie des conditions les plus fondamentales qui nous sont perceptibles aujourd'hui. Du coup, le Grand Récit devient le contenu majeur de la pédagogie ou d'un savoir commun. Il vaudrait la peine de l'enseigner partout, parce que c'est un savoir qui ne sépare personne. Il raconte l'émergence du monde. Pour la première fois, quand on y demande ce qu'est l'humain, on ne répond pas que c'est un Occidental, un Kwakiutl ou autre. On sait maintenant grâce au

Les limites de l'humain

Grand Récit que l'homme est né à tel endroit, qu'il est Africain, et qu'à telle époque une poignée de gens, probablement beaucoup moins nombreux que dans cette salle aujourd'hui, a passé Suez. Certains ont tourné à gauche et peuplé l'Europe, d'autres à droite et peuplé l'Asie. Certains sont allés au Sud — les aborigènes d'Australie. On connaît cette histoire, on sait la documenter. On sait comment ça s'est passé. L'analyse des ADN la confirme : on voit très bien que l'ADN d'un Inuit et celui d'un Genevois sont les mêmes. Nous sommes tous issus de la même lignée. Ce savoir-là ne sépare personne. Il représente, en d'autres termes, la première occasion, dans l'histoire, où nous avons une chance de donner un contenu non impérialiste et non occidental au mot humanisme. L'homme est simplement d'origine africaine.

Ma réponse à votre question est donc que le pourcentage de gens qui peuvent entendre cela est de 100 %. C'est une histoire que tout le monde peut entendre, et qui est facile à comprendre. Evidemment, si vous entrez dans le détail, elle devient très vite complexe. Mais en ^{p.039} gros, au niveau de la culture commune, elle est relativement simple. Et de plus, pour une fois, ce savoir est facteur de paix, de rapprochement entre les hommes. Cela vaut la peine ! Faites-le savoir autour de vous — c'est exactement ce que j'ai fait en venant vous en parler.

QUESTION : Je suis un peu gêné par votre constante du mal. Ne pensez-vous pas que cette constante évolue ? Certes, elle ne peut pas atteindre zéro, c'est mathématiquement impossible. J'imagine qu'au Moyen Age on tuait pour une poule volée, alors que depuis cinquante ans on est passé de la guerre dont vous avez parlé à une quasi impossibilité de guerre entre la France et l'Allemagne.

Les limites de l'humain

MICHEL SERRES : Vous avez raison. Mais si par hasard je disais cela, moi qui ai la mauvaise réputation d'être optimiste, on me rétorquerait : oui, tout cela est bien pour l'Occident, mais l'Occident ne correspond qu'à un dixième de la population mondiale, et les neuf autres dixièmes vivent dans la guerre, la famine, la misère et la mort. Que je sache, ce que nous appelons aujourd'hui démocratie compte parmi les aristocraties les plus féroces qu'ait jamais connues l'histoire. Les neuf dixièmes de l'humanité sont en dessous de ce qu'était un serf au Moyen Age. Sur ce point, je ne peux pas dire grand-chose. Quand on parle de progrès ou d'avancée, je dis souvent qu'il vaudrait mieux regarder les choses comme un paysage, c'est-à-dire quelque chose d'extraordinairement complexe, où il y a à certains endroits des montées — des avancées — spécifiques, mais où à d'autres endroits on trouve des puits épouvantables de régression, etc.

Je vais vous raconter une histoire. J'ai un petit-fils qui s'appelle Raphaël. Il a sept ou huit ans. Un jour, il m'a dit : « Pépé, cite-moi les pokemon ». Pas facile. Je lui ai répondu que je ne savais pas. Alors il s'est mis devant moi et m'a dit : « Tu vois, pépé, tu ne sais pas tout ». En effet, je ne sais pas tout. Je ne sais pas répondre à toutes les questions.

ANDRÉ JACOB : J'ai hésité à poser une question, parce qu'il est évident qu'en une heure on ne peut pas brasser tous les problèmes. Toute ma vie j'ai pensé à l'importance de cette maîtrise du temps. Mais j'ai toujours été amené à ajourner un travail sur la technique — qui a été le centre de ^{p.040} ta belle conférence — et me suis cantonné, de manière beaucoup plus sibylline, aux problèmes du langage. Je voulais savoir si — tu y as

Les limites de l'humain

fait une allusion très rapide à propos de la circulation des signes — tout ce que tu as dit, qui est lié à un souci génétique, peut être articulé, à propos du langage, avec une philosophie de l'instant. Car le record de la condensation du temps...

MICHEL SERRES : ... c'est le langage.

ANDRÉ JACOB : Depuis des dizaines de milliers d'années, les hommes n'improvisent plus des essais de discours, mais ont préétabli en eux une systématisation linguistique qui fait que dans l'instant, ils possèdent de quoi tenir des discours toujours nouveaux. A tout instant, il y a une disponibilité qui est l'une des conquêtes temporelles les plus importantes.

MICHEL SERRES : Ce que tu dis du temps par rapport au langage est évidemment très profond. C'est ce qu'on peut dire de plus profond sur le langage, sur cette espèce d'immédiateté de la synthèse de grands ensembles de données. Ce que j'ai essayé de faire revient presque à appliquer à la technique en général ce que tu dis du langage. La technique est probablement issue du même geste. Je dis volontiers que la technique a été inventée par externalisation d'une fonction. Qu'est-ce qu'un marteau sinon un poing avec un avant-bras, qui est tombé de notre bras. Il y a une sorte d'appareillage. Cette externalisation fait que nous nous sommes dispensés d'attendre que l'évolution le fasse. Nous l'avons fait à notre manière. Du coup, on gagne autant de temps sur l'évolution grâce aux techniques que tu dis qu'on en gagne avec le langage. J'ai essayé de transporter ton raisonnement dans le domaine technique.

Les limites de l'humain

ANDRÉ JACOB : Il faut ajouter, puisque nous sommes dans la ville de Ferdinand de Saussure, qu'on peut constater qu'il existe un temps de la synchronie. Des synchronisations se produisent en permanence.

MICHEL SERRES : ^{p.041} A propos du langage et de l'économie de temps, vous connaissez l'histoire de ces deux Romains qui avaient parié de s'envoyer la lettre la plus courte possible, en disant le plus possible de choses. L'un écrit : « eo rus », je vais à la campagne. Cinq lettres. L'autre répond : « i », vas-y.

PILAR MELA : Vous avez parlé de la dualité de l'homme, de tout ce qui est paradoxe, ambivalence. Je me disais que la limite de l'humain se trouve du côté de cette réalité tragique, qui est que le bien embrasse le mal et vice versa. La nature de l'homme reste primitive. Il n'arrive pas à dépasser ses limites, en même temps qu'il est capable d'inventer et d'être un constructeur. Pouvez-vous nous parler de ce paradoxe de l'homme, à la fois créateur et destructeur ?

MICHEL SERRES : C'est une variation sur le problème du mal. Je m'en tire, pour ma part, en disant que l'une des caractéristiques de l'homme par rapport aux animaux, c'est qu'il est déspecialisé, dédifférencié. La dédifférenciation fait en effet que le problème des limites se pose mal. Car qu'est-ce que la spécialité, sinon l'enfermement dans des limites suffisamment étroites pour devenir très efficaces ? C'est l'efficacité maximum, qui rentre dans des limites pour s'attaquer à une niche bien déterminée. Nous, nous laissons cette efficacité. Nous sommes dédifférenciés. Du coup, bien sûr, tout ce que vous dites sur l'ambivalence devient possible,

Les limites de l'humain

puisque précisément nous n'avons pas ce serrage dans des limites étroites.

QUESTION : Vous nous avez expliqué que l'homme était le seul être vivant qui avait la notion de la mort. Or nous sommes bien obligés de constater que comme pour tous les êtres vivants, notre vie dépend de la mort — chaque fois que nous mangeons, que ce soit des végétaux ou des animaux. Ma question concerne nos possibilités de manipulation du vivant, qui ouvrent des perspectives effrayantes, voire perverses. Il y a une cinquantaine d'années, on a commencé à faire des greffes. On faisait don de ses yeux pour les greffes de cornées. Puis on est passé au don des reins. Il y a eu des cas de dons admirables, d'une mère pour son fils ou d'un frère pour son frère. Ensuite sont venues les greffes ^{p.042} de cœurs de gens décédés, pour aider d'autres à survivre. Puis on a vu apparaître la tentation de l'acharnement thérapeutique sur des personnes à la porte de la mort. On voit maintenant la tentation inverse, celle de l'euthanasie, c'est-à-dire d'une mort provoquée, quel que soit l'état de prolongation mentale du patient. Ne croyez-vous pas qu'il y a là de grandes tentations, qui sont antihumaines ?

MICHEL SERRES : Je voudrais réagir doublement à cette question.

Ne croyez pas que ces choses soient réellement aussi modernes et nouvelles que vous le dites. Les interventions des hommes sur le vivant, quelle que soit leur culture, sont extrêmement anciennes. Par exemple, nous ne savons pas d'où vient le blé. Nous savons que le maïs est une variété travaillée, sélectionnée du côté du Chili il y a quelques milliers d'années à partir d'une plante que nous avons identifiée. Mais nous ignorons d'où vient le blé,

Les limites de l'humain

nous ignorons de quelle plante « naturelle » ou sauvage il est venu. Cette intervention, sur un vivant spécifique, pose des questions redoutables. On se dit que l'intervention a dû être profonde et tout à fait géniale. D'autre part, si vous observez autour de vous les races de chevaux, les variétés de chiens, de pigeons, etc., vous voyez que l'intervention sur la sélection a été féroce pendant les milliers d'années qui ont suivi l'invention de l'agriculture et de l'élevage. Quand nous constatons ces interventions, nous les admirons. Nous trouvons que si nous avons aujourd'hui la possibilité de nourrir l'humanité, c'est grâce à l'agriculture et à l'élevage. Ni la chasse, ni la pêche ne nous nourriraient. Cela pose quelques questions.

Quand on a inventé le passage du buffle au bœuf, c'est-à-dire qu'on a domestiqué une certaine variété de buffle au Moyen-Orient, cette invention s'est propagée assez lentement vers l'Europe. Peu à peu les paysans ont vu quel avantage il y avait à élever tel type d'animal domestique. Mais savez-vous que ce passage du buffle au bœuf, et la lente avancée du bœuf vers l'Ouest, se sont accompagnés d'abominables épidémies, qui ont failli éradiquer l'homme, simplement parce que les nouvelles espèces portaient de nouvelles bactéries, qui induisaient des maladies contre lesquelles on ne savait pas se prémunir. Ce que nous considérons comme une invention majeure de l'humanité a été payé d'un prix colossal. Je suppose qu'aujourd'hui, si nous voyions mourir deux, trois ou dix personnes à l'occasion d'une invention pareille, nous tuerions immédiatement les bœufs.

^{p.043} Le problème de l'intervention sur le vivant n'est pas commode. Il est très ancien, il a coûté très cher et continue de nous coûter très cher. Chaque fois qu'il y a eu une invention de ce

Les limites de l'humain

genre, il a fallu mobiliser à la fois tous nos savoirs concernant la science et les pratiques, mais aussi en matière de morale et de politique. Il est vrai qu'il y a aujourd'hui des problèmes d'euthanasie et d'acharnement thérapeutique. Supposons que vous êtes médecin, ici et maintenant, devant un malade. Allez-vous le tuer ou le conserver ? Si vous le tuez, vous êtes accusé d'euthanasie. Si vous le conservez, vous êtes accusé d'acharnement thérapeutique. Le problème est moral *hic et nunc*. Il n'est jamais global. La question est toujours de savoir ce qu'il faut faire ici et maintenant. Par conséquent, dire globalement que c'est inhumain me paraît vain. Le problème ne se pose jamais comme cela. Que fallait-il faire au moment de l'épidémie de fièvre aphteuse dans les îles Britanniques ? On a tué deux millions et demi de bêtes. Moi qui suis un vieux monsieur, j'ai eu la fièvre aphteuse en 1954. A l'époque, la fièvre aphteuse n'a tué personne. J'ai eu huit jours de fièvre. Aujourd'hui, tout le monde s'est affolé pour une épidémie qui n'était pas vraiment importante. *Hic et nunc*, on a décidé d'abattre le bétail. A-t-on bien fait ? Je n'en sais rien. Mais on l'a fait. Ce n'est pas pour rien qu'il y a des comités d'éthique, non seulement au niveau national, mais dans les hôpitaux et dans des lieux bien déterminés, pour essayer d'apporter *hic et nunc* des réponses aux questions qui se posent. C'était mon premier point : les problèmes moraux sont rarement globaux, ils sont toujours locaux.

Deuxième point. Qu'est-ce que l'inhumain ? C'est une vraie question. Nous nous demandons depuis des milliers d'années ce qu'est l'homme. J'ai donné quelques solutions possibles concernant le temps. J'ai essayé de poser les questions en tenant compte des données disponibles ces dix ou quinze dernières années, et ai fait

Les limites de l'humain

part de mes réponses dans le Grand Récit. Mais l'inhumain, qu'est-ce que c'est ? C'est la violence, c'est le meurtre. Dans ce cas, que ne stigmatisez-vous les guerres, les tortures, les femmes battues, l'inégalité homme-femme, la violence dans les ménages, les guerres au Moyen-Orient ou en Afrique, et finalement la représentation permanente du meurtre dans nos spectacles quotidiens ? Les exemples que vous donnez relèvent de situations locales. Vous avez un enfant. Il faut lui faire une greffe du rein. Donnez-vous votre rein ? Moi oui. Et je ne trouve pas cela inhumain. Dans le cas des organes doubles, il vaut toujours la peine de greffer. Je ne trouve pas cela inhumain, *hic et nunc*. Quand un dit : c'est inhumain, il faut y regarder à trois ou quatre reprises. Il ^{p.044} y a une question concernant la morale, une question concernant le vivant, une question concernant l'histoire de ce problème, qui est très ancienne, et enfin une question concernant ce que nous appelons réellement l'inhumain, et que nous condamnons. Pour moi, l'inhumain c'est la violence, purement et simplement. Est-ce que je fais violence à autrui ? Si oui, je m'arrête. C'est une règle fondamentale de la morale.

@